

MIRANDA JAMES



Le Chat du bibliothécaire
LE CHAT DE LA DISCORDE

J'AI
LU

LE CHAT DE LA DISCORDE

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LE CHAT DU BIBLIOTHÉCAIRE

- 1 – Succès mortel
- 2 – Inventaire fatal
- 3 – Théâtre macabre
- 4 – Sinistre réputation
- 5 – Admiration funeste
- 6 – Arsenic et vieux bouquins

MIRANDA JAMES



Le Chat du bibliothécaire

LE CHAT DE LA DISCORDE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Guillaume Le Pennec*



Titre original
NO CATS ALLOWED

Éditeur original
Berkley Prime Crime, published by Berkley,
an imprint of Penguin Random House LLC

© Dean James, 2016

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2024

— Il est encore là aujourd'hui, Charlie, annonça Melba Gilley en entrant précipitamment dans mon bureau à la bibliothèque de l'université d'Athens. Tu penses qu'on devrait prévenir la police du campus ?

Je me détournai de mon écran pour faire face à ma vieille amie.

— Non, je ne crois pas qu'on doive faire quoi que ce soit. C'est, quoi, le deuxième jour que tu aperçois cet inconnu assis dans sa voiture en face de notre immeuble ?

Diesel, mon maine coon, descendit du rebord de la fenêtre derrière mon bureau pour aller saluer Melba. Ces deux-là s'adoraient et si quelqu'un était capable d'apaiser Melba, c'était bien Diesel. J'avais du mal à comprendre pourquoi elle s'alarmait à ce point. Il y avait certainement une explication innocente à la présence de ce supposé rôdeur.

Melba se laissa tomber sur le siège à côté de mon poste de travail et caressa la tête du chat. Le ronronnement rauque de Diesel la fit sourire.

— Je sais que tu penses que je me fais des idées, répondit-elle, sur la défensive. Et pour ta gouverne, gros malin, ça fait trois jours de suite

que je vois ce type garé devant la bibli. Difficile de le rater dans sa minuscule bagnole, ajouta-t-elle en reniflant. Il est beaucoup trop grand pour sa voiture. Je ne sais même pas comment il fait pour se tasser à l'intérieur.

— Il attend peut-être simplement quelqu'un qu'il doit raccompagner, suggérai-je. Tu as envisagé d'aller le voir pour lui demander s'il a besoin d'aide ? Si ce n'est pas le cas, s'il est là pour de mauvaises raisons, savoir que tu l'as repéré le fera peut-être partir.

Melba me décocha un regard teinté de dégoût et répondit en s'adressant au chat plutôt qu'à moi.

— Après toutes ces années, on pourrait croire qu'un véritable ami saurait que je connais la plupart des gens qui ont une bonne raison de se garer dans le coin.

Elle souligna sa phrase d'un nouveau coup d'œil acerbe avant de reprendre :

— Et que jamais je ne serais assez stupide pour aborder un parfait inconnu et lui demander ce qu'il fabrique aussi mal caché dans une voiturette trop petite pour lui.

Diesel émit ce qui ressemblait à un roucoulement d'assentiment ; Melba me gratifia cette fois d'un regard triomphant. Mon chat était intelligent et doué pour juger le caractère des gens, mais il aimait tellement Melba qu'il aurait sûrement gazouillé quoi qu'elle dise.

Je dus me faire à l'idée que je ne pourrais pas reprendre le travail tant que Melba n'aurait pas l'esprit tranquille.

— Donc, s'il n'est pas venu chercher quelqu'un et que tu ne comptes pas lui demander ce qu'il

fait là, pourquoi vient-il se poster là tous les jours, selon toi ? demandai-je.

— Je ne sais pas, mais je suis prête à parier que ça a quelque chose à voir avec *lui*.

Son doigt pointé vers le sol me fit comprendre de qui elle parlait : son nouveau patron, Oscar Reilly. Et mon nouveau patron aussi, au passage.

Le précédent directeur de la bibliothèque, Peter Vanderkeller, était parti brusquement deux mois plus tôt, juste avant la reprise des cours au retour des vacances. Et ce sans aucune explication, à ma connaissance. Pendant que l'université cherchait un nouveau directeur, le président, Forrest Wyatt, avait nommé un cadre du service financier pour assurer l'intérim. J'estimais qu'un membre expérimenté du personnel de la bibliothèque aurait été mieux placé pour ça, mais le président était d'un autre avis. À vrai dire, il ne m'avait pas demandé mon opinion.

— À ce stade, Reilly m'a surtout fait l'impression d'un type obséquieux et désagréable, et je sais que tu ne le portes pas non plus dans ton cœur.

Je l'avais plusieurs fois observé en train de reluquer deux des plus jeunes et des plus jolies employées de la bibliothèque quand il pensait que personne ne le regardait.

— Il est clair qu'il ne comprend rien à l'intérêt ni au fonctionnement d'une bibliothèque, poursuivis-je. Mais quel rapport entre l'inconnu dans sa voiture et Reilly ?

Diesel lâcha un grognement en entendant ce nom. Mon chat et le directeur par intérim s'étaient croisés à deux reprises depuis la prise

de fonction de Reilly. Chaque fois, Diesel l'avait reniflé avant de tourner les talons.

J'aurais dû savoir que cela n'augurait rien de bon. Lors de notre première rencontre, j'avais trouvé Reilly charmant, sympathique et désireux de faire de son mieux pour la bibliothèque tant qu'il serait aux manettes. Il était cependant vite devenu évident qu'il était d'un tempérament instable et se montrait aussi sévère dans ses critiques que méprisant avec le personnel.

Nous avons tous hâte que le président nous trouve un nouveau dirigeant. Pour ma part, si Reilly venait à trop m'exaspérer, je pourrais simplement donner ma démission. J'avais suffisamment de revenus pour me passer du salaire de ce temps partiel. Mais ces heures passées à cataloguer les livres rares et gérer les archives me manqueraient. D'autres, comme Melba, n'avaient pas cette possibilité. Ils avaient besoin de leur emploi et vivaient dans la crainte que Reilly ne décide de les licencier sans prévenir.

— On ne sait jamais à quelles mauvaises surprises s'attendre avec lui, déclara sombrement Melba en grattant gentiment la tête de Diesel. Il est capable de tout. Peut-être que le type à la voiturette le cherche pour se venger.

— Se venger de quoi ? demandai-je. Ça ne fait pas si longtemps que Reilly s'est installé à Athena.

Il était arrivé d'une petite université de Nouvelle-Angleterre seulement quatre mois plus tôt pour prendre son poste au service financier.

— Je ne doute pas que tu aies déjà déniché tous les ragots le concernant, ajoutai-je.

Melba était experte lorsqu'il s'agissait de trouver les détails sur la vie des gens qui l'intéressaient... ou qui l'énervaient, dans le cas présent.

Elle secoua la tête.

— Tout ce que j'ai entendu dire, c'est qu'il est veuf et qu'il a deux enfants adultes qui vivent quelque part plus au nord. Je ne connais pas son ancienne assistante au bureau des finances, mais je vais bientôt faire sa connaissance. Je suis sûre qu'elle aura des histoires à me raconter.

— Fais quand même attention.

Je ne cherchais pas à endosser le rôle du père peu commode qui réprimande sa fille mais, malgré toute l'affection que je lui portais, Melba mettait parfois ma patience à rude épreuve. Son intérêt pour un sujet tournait vite à l'obsession.

— Reilly m'a l'air du genre vindicatif, repris-je, et je n'aimerais pas que tu perdes ton poste. Il finira par être remplacé, et nous pourrons, je l'espère, reprendre notre fonctionnement habituel.

Ce discours que j'estimais raisonnable ne me valut qu'un nouveau regard agacé.

— Il a pas intérêt d'essayer de me virer ! s'exclama férocement Melba.

Diesel émit un trille sonore, alarmé par le changement d'attitude de notre amie.

— Je suis ici depuis longtemps et je connais beaucoup de monde, reprit-elle. Des gens influents. Et je n'hésiterai pas à faire jouer mes relations si nécessaire.

Elle ajouta que si Reilly allait trop loin, elle lui servirait ses bijoux de famille sur un plateau en guise de déjeuner.

Melba était bien plus contrariée que je ne l'avais imaginé. En temps normal, elle s'avérait plutôt facile à vivre, mais une fois attisée, sa colère était capable de tout emporter sur son passage.

Avant que je puisse reprendre la parole pour tenter de la calmer, elle poursuivit :

— Il a eu le culot ce matin de m'accuser d'avoir menti. Tu le crois, ça ? Pourquoi prendrais-je le risque de mentir à mon nouveau patron ?

Je sentis que ma propre humeur commençait à virer au rouge. Melba était l'une des personnes les plus franches que je connaisse, et elle ne mentait pas.

— C'est complètement ridicule. À propos de quoi tu lui aurais menti ?

— De ma pause déjeuner, hier. Il est parti en réunion vers 10 heures et n'était pas revenu quand je suis partie manger avec un ami à midi. Il prétend être revenu à 12 h 10, alors que de mon côté, je suis arrivée un peu après 13 heures, raconta Melba, dont le visage s'empourprait à vue d'œil, au point que je m'inquiétais pour sa tension artérielle. Quand je lui ai dit que je n'avais que cinq minutes de retard, il m'a répondu qu'il était évident que je n'avais rien fichu pendant son absence et que j'étais partie déjeuner bien plus tôt.

Elle s'arrêta le temps de respirer profondément.

— C'est là qu'il m'a prévenue qu'il comptait installer une pointeuse pour m'empêcher de gruger l'université en rognant sur mon temps de travail.

— N'importe quoi.

Je comprenais maintenant pourquoi Melba était si remontée. Elle ne tolérait aucune insinuation

sur son compte, en particulier concernant son honnêteté. Si elle était sans doute un peu trop friande de commérages, elle ne colportait jamais de ragots juste pour le plaisir. Et elle avait invariablement raison, du moins d'après mon expérience.

— Il m'a demandé si je pouvais prouver ce que je racontais. Et la façon dont il a dit ça m'a donné envie de lui arracher les yeux.

Elle secoua la tête.

— Je te le dis, Charlie, c'est un malade.

— Pourquoi a-t-il attendu ce matin pour t'en parler ?

— Je ne sais pas, admit Melba avec un haussement d'épaules. J'étais tellement prise au dépourvu que je ne lui ai pas posé la question.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Ma pause se termine dans deux minutes. Je ferais mieux de redescendre.

Elle donna une dernière caresse à Diesel avant de se lever.

— Ne fais rien d'irréfléchi, lui dis-je tout en sachant que cela risquait de l'irriter davantage. À mon avis, tu devrais en parler aux ressources humaines et déposer une plainte pour harcèlement. S'il instaure un climat hostile sur le lieu de travail, pas question de le laisser s'en tirer à si bon compte. Pense à bien documenter son comportement à ton égard puis laisse-les s'occuper de lui.

— Bonne idée, répondit Melba. Je les appelle tout de suite pour prendre rendez-vous.

Elle sortit et, quelques instants plus tard, j'entendis le cliquetis rapide de ses talons dans l'escalier.

Diesel fit le tour du bureau pour reprendre son poste à la fenêtre. Je lui accordai quelques instants d'attention avant de me remettre au travail sur mon ordinateur.

J'eus cependant du mal à me concentrer. Je m'inquiétais pour Melba.

Que se passait-il avec Reilly ? Pourquoi était-il si désagréable ?

Mes pensées se tournèrent vers l'inconnu dans sa voiture. Que venait-il effectivement faire là chaque jour ? Surveillait-il quelqu'un ?

Je demeurai assis un certain temps, le regard dans le vide face à mon écran, tandis que Diesel faisait la sieste. La sonnerie du téléphone sur mon bureau me tira finalement de mes pensées. Je décrochai le combiné et m'annonçai.

— Bonjour, Charlie. Ici Penny Sisson des ressources humaines. Désolée de vous déranger, mais je me retrouve face à un problème dont je dois vous parler.

— Bonjour, Penny. De quoi s'agit-il ?

Je ne la connaissais pas bien, mais la responsable des ressources humaines de l'université avait la réputation d'être intelligente, réfléchie et très compétente. Je me demandai si son appel avait un lien avec le conflit entre Melba et Reilly.

— On nous a transmis... une plainte.

Je ne parvins pas à interpréter le ton de Penny, mais sa légère hésitation m'avait mis mal à l'aise.

— Quoi, à mon sujet ?

Je ne voyais pas ce que j'avais pu faire qui ait contrarié qui que ce soit.

— En quelque sorte, répondit Penny. Pourriez-vous passer à mon bureau cet après-midi ?

— Bien sûr.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. 15 h 10.

— J'ai presque fini mon travail en cours, et je peux être à votre bureau dans une dizaine de minutes... Pouvez-vous au moins me dire de quoi il retourne ? demandai-je après une courte pause.

La curiosité faisait partie de mes plus gros travers. Il fallait que je sache tout de suite, sans quoi j'allais me mettre dans tous mes états.

J'entendis Penny souffler dans le combiné et, pendant un instant, je craignis qu'elle ne refuse d'en dire plus avant notre rendez-vous.

— C'est à propos de votre chat, dit-elle finalement. Nous avons reçu une plainte concernant sa présence sur votre lieu de travail.

Je me sentis immédiatement « bouillir de colère », comme l'aurait dit ma tante Dottie.

Je faillis même descendre en trombe pour en découdre avec cet abruti de Reilly, car je n'avais aucun doute quant à l'auteur de la plainte. C'était la parfaite illustration du genre d'agissements sournois et mesquin, presque puéril, dont il était capable. Tout cela parce que Diesel ne voulait pas avoir affaire à lui. Et, compris-je, parce qu'il savait que je l'avais surpris à reluquer des collègues.

Je m'efforçai de respirer profondément avant de répondre à Penny de manière civilisée.

— J'arrive dans quelques minutes, dis-je. Diesel sera avec moi. J'espère que ça ne posera pas de problème.

— Non, pas du tout, m'assura Penny.

Je la saluai et raccrochai, toujours furieux. Diesel se redressa sur son rebord de fenêtre et miaula dans ma direction. Il avait senti ma détresse. Je tâchai de me calmer et lui accordai un peu d'attention pour éviter qu'il ne stresse à son tour.

— On va s'arrêter là mais on ne retourne pas directement à la maison, lui expliquai-je en lui

caressant la tête et le dos. On doit passer voir une gentille dame pendant un petit moment. Et après ça, on rentre.

Je continuai à le caresser quelques instants et il se détendit.

Diesel se laissa patiemment faire tandis que je lui enfilais son harnais et que j'attachais sa laisse. J'éteignis l'ordinateur, récupérai mon sac à dos et une bouteille d'eau, et guidai mon chat hors du bureau. Je m'assurai que la porte était bien verrouillée derrière nous. Après un incident déplaisant survenu à l'automne, j'étais particulièrement soucieux de la sécurité des documents conservés dans les archives.

Au moment de descendre l'escalier avec Diesel, je priai pour que nous ne rencontrions pas notre nouvel ennemi juré. Oscar Reilly était la dernière personne sur laquelle j'avais envie de tomber ; j'étais encore bien trop en colère contre lui.

Mais ma prière demeura lettre morte. Diesel et moi étions à mi-chemin de la sortie quand j'entendis Reilly m'interpeller :

— On part tôt aujourd'hui, Charlie ?

Je me retournai pour le voir scruter sa montre avec emphase. Il était appuyé contre le cadre de la porte du bureau où travaillait Melba. Je me demandai brièvement où elle se trouvait, inquiet à l'idée qu'elle puisse s'emporter contre lui pour cette remarque.

Je le dévisageai quelques secondes en veillant à garder une expression neutre malgré mon envie de lui faire ravalier son sourire narquois. Il était rare que je réagisse aussi violemment, mais quelque chose chez Reilly faisait ressortir mes

pires penchants. Je choisis plutôt de consulter ma propre montre avec un air très digne.

— Mais non, Oscar, pas du tout, dis-je sur un ton que j'aurais employé pour répondre à un enfant en bas âge. Mes horaires habituels sont de 8 heures à 15 heures, et il n'est pas loin de 15 h 20. Je suis donc resté au-delà du temps réglementaire. Mais ne vous inquiétez pas, je ne réclamerai pas d'heures supplémentaires.

Une déclaration appuyée par un miaulement de Diesel.

Je n'aurais su dire si c'était à cause de mon élocution infantilisante ou de la contribution opportune du chat, mais le visage de Reilly s'assombrit. Je dus réprimer une soudaine envie de rire.

Je repris avant qu'il puisse répondre :

— Diesel et moi avons rendez-vous avec la directrice des ressources humaines, Penny Sisson, annonçai-je d'un ton badin. Si vous voulez bien nous excuser, il faut qu'on y aille.

Je n'attendis pas de voir l'effet de mes propos sur Reilly et pivotai vers la sortie, Diesel trottant à mes côtés.

L'après-midi de la mi-mars était plutôt frais, sans que ce soit désagréable. Une veste légère n'aurait pas été de trop, mais la marche jusqu'au bâtiment abritant les RH me réchaufferait. Diesel, quant à lui, pouvait compter sur son pelage pour rester au chaud, même si l'épaisse fourrure autour de son cou avait commencé à s'éclaircir à l'approche du printemps.

Le campus de l'université d'Athena n'avait jamais été aussi charmant. Les feuilles des arbres commençaient à former de nouvelles voûtes de

verdure, les bâtiments baignaient dans l'éclatant soleil de l'après-midi et l'ensemble dégageait une impression de pérennité et de respectabilité.

L'école avait été fondée avant la guerre de Sécession et il subsistait quelques bâtiments d'origine. J'aimais m'imaginer que, en fermant les yeux et en tendant l'oreille, je serais en mesure de capter l'écho des étudiants et professeurs des générations passées vaquant à leurs occupations sur ce campus historique.

Ma propre fantaisie me fit sourire et je constatai que mon humeur s'était allégée.

C'est bon pour ma tension artérielle.

Les quelques personnes croisées sur notre court trajet sourirent et nous saluèrent gentiment. J'avais bien conscience que promener Diesel en laisse sur le campus m'avait valu une réputation d'excentrique. Mais nous n'avions jamais rencontré personne d'hostile depuis le jour où je l'avais adopté et où j'avais commencé à l'emmener au travail avec moi.

Le bâtiment abritant le département des ressources humaines se trouvait à l'angle d'une rue située à quelques pâtés de maisons du cœur du campus. Censée se fondre harmonieusement au milieu de l'architecture plus ancienne, la structure était trop carrée et trop étroite pour ne pas tomber dans ce que j'appelais le « modernisme municipal ». Diesel et moi nous avançâmes vers la porte d'entrée. Le souffle glacial de la climatisation nous accueillit à l'intérieur. J'en frissonnai, d'autant plus que notre petite promenade m'avait réchauffé. Je consultai le panneau d'information mural pour trouver le numéro du bureau de

Penny Sisson, en espérant qu'il y ferait un peu moins froid.

— C'est par là, dans le couloir, indiquai-je à Diesel, qui reniflait l'air et regardait fixement dans la direction opposée.

Il trotta docilement à mes côtés tandis que je me dirigeais vers le bon bureau.

Je me présentai à l'assistante de Penny. Elle nous sourit et nous dit d'entrer. Je la remerciai. Penny nous attendait dans l'embrasure de la porte, un sourire de bienvenue aux lèvres.

Après les salutations d'usage, Penny m'invita à m'asseoir. Diesel s'installa par terre à côté de moi et je balayai les lieux du regard. Le soleil entrait par les fenêtres, tempérant l'air froid qui s'échappait des bouches d'aération. Des photos et des posters colorés de paysages mexicains décoraient les murs, et je me rappelai que le mari de Penny était un éminent anthropologue qui avait beaucoup travaillé au Mexique.

— Merci d'avoir répondu si rapidement à ma demande, Charlie.

Penny sourit de nouveau, avec cette fois un soupçon de nervosité. Elle passa une main dans ses épaisses boucles noires, puis remonta ses lunettes à monture en corne.

— Comme je l'ai mentionné lors de notre conversation téléphonique, nous avons reçu une plainte concernant votre habitude d'emmener Diesel au travail avec vous.

Je hochai la tête.

— L'ancien directeur de la bibliothèque m'avait donné son autorisation, avec l'approbation du président de l'université.

— Oui, j'en suis bien consciente.

Penny mit la main sur une chemise posée sur son bureau.

— J'ai des exemplaires de leurs deux lettres dans votre dossier. Le problème est que le plaignant affirme être très allergique aux chats et que la présence de Diesel dans l'immeuble le rend malade.

Ma tension artérielle fit un bond de géant, mais je parvins à garder mon sang-froid.

— Je suppose que la personne qui a déposé la plainte est Oscar Reilly. C'est bien ça ?

— Oui, confirma Penny.

— Alors c'est un menteur.

Je ne voyais aucune raison de retenir mes coups.

— Je l'ai croisé en sortant pour venir ici, et il n'a pas présenté le moindre signe d'une quelconque réaction allergique. Ni éternuements, ni larmolements, ni de rougeurs sur la peau. Rien. S'il était vraiment allergique, j'en aurais déjà vu les signes, et je n'ai rien observé de la sorte depuis qu'il travaille dans le bâtiment avec Diesel et moi.

— Eh bien..., souffla Penny en écarquillant les yeux. C'est une accusation grave, Charlie.

— Que j'assume, répondis-je. Je suis vraiment désolé que vous ayez été mêlée à tout cela. Je ne sais pas bien à quoi il joue, si ce n'est essayer de me pousser à la démission. Mais ça ne marchera pas. S'il veut empêcher Diesel d'entrer dans la bibliothèque, il devra prouver qu'il est gravement allergique.

— Je vais prendre note de votre réponse.

Penny ouvrit le dossier, saisit un stylo et commença à écrire. Au bout de quelques instants, elle releva les yeux vers moi.

— Voulez-vous déposer une plainte en retour ? s'enquit-elle.

— Pas pour l'instant, répondis-je. Toute autre communication concernant cette plainte sera à adresser à mon avocat, Sean Harris. Du cabinet Pendergrast et Harris.

Comme je me relevai, Diesel fit de même, la tête tournée vers moi. Je lui souris.

— Je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit d'autre à ajouter pour le moment. Merci, Penny.

Elle se leva et fit le tour du bureau pour me serrer la main. Nous échangeâmes un sourire.

— Je me ferai un plaisir d'informer M. Reilly de votre réponse à sa plainte, déclara-t-elle. Je vous souhaite une bonne journée.

Je pris congé de Penny, et Diesel lui adressa un gazouillis d'au revoir. Une fois sorti du bureau, je traversai le bâtiment pour retourner à l'extérieur. Sur le chemin de la maison, je songeai au choix de mots de Penny. Pourquoi se ferait-elle un plaisir d'annoncer à Oscar Reilly la façon dont j'avais réagi à sa plainte ? Je me demandais s'il avait déposé d'autres plaintes aussi malveillantes et sans fondement. Si c'était le cas, Penny était sans doute fatiguée d'avoir à les gérer. Et fatiguée de Reilly lui-même.

Un miaulement sonore de Diesel me fit comprendre que je marchais trop rapidement. Avisant un banc sous un arbre à proximité, je décidai de nous arrêter quelques minutes, le temps de me calmer un peu.

— Viens, mon brave, dis-je. On va se poser un peu. Désolé d'être allé si vite.

Je m'installai aussi confortablement que possible sur le siège en fer forgé, bientôt rejoint par Diesel qui se blottit contre moi. Je l'enveloppai de mon bras et lui caressai le poitrail. Il se mit à ronronner joyeusement et, en retour, je sentis ma mauvaise humeur se dissiper.

Mes pensées ne tardèrent cependant pas à me ramener à Oscar Reilly.

Pourquoi avait-il une dent contre moi ? Je ne voyais pas ce que j'avais pu faire pour l'irriter. Avait-il vu mon expression dégoûtée lorsque je l'avais surpris en train de reluquer nos collègues ? Peut-être pensait-il que je le dénoncerais pour ça, auquel cas c'était sa façon de lancer une attaque préventive.

Je ne comprenais simplement pas. Plus j'y réfléchissais, plus l'affaire me paraissait étrange.

Était-il simplement paranoïaque ? Ou hypersensible ? Peut-être avait-il senti que je ne le trouvais pas à la hauteur pour le poste. M'étais-je trahi d'une manière ou d'une autre ?

Puis un certain souvenir refit surface et, d'un coup, je sus exactement pourquoi il me visait à travers Diesel.

Je ne m'étais pas vraiment appesanti sur cet incident sur le moment, mais à présent que j'y repensais, il était sans doute à l'origine de la tentative mesquine d'Oscar Reilly de se débarrasser de moi.

Cela remontait à la première réunion du personnel encadrant après la prise de fonction de Reilly au poste devenu soudain vacant. Il avait pris la parole pour nous donner un aperçu de son parcours, principalement en tant qu'administrateur financier à divers postes universitaires. Ayant grandi dans la pauvreté en Nouvelle-Angleterre, il avait travaillé dur pour économiser et obtenir des bourses afin de poursuivre ses études. Un cursus qui lui avait pris deux ans de plus que la moyenne parce qu'il avait été contraint d'abandonner momentanément sa formation pour cumuler plusieurs emplois afin d'aider à payer les factures d'hôpital de sa mère.

Je n'avais pas saisi l'intérêt de divulguer des détails aussi personnels et m'étais senti un peu mal à l'aise.

Une fois terminé le récit de sa vie avant Athena, il avait rappelé à deux reprises l'importance de la bibliothèque pour la réputation et l'accréditation

de l'université et mentionné qu'il utilisait personnellement beaucoup les ressources en ligne.

Il se réjouissait, nous avait-il dit avec un sourire enjôleur, d'œuvrer avec le conseil d'administration de l'université à la collecte de fonds en vue d'une extension indispensable de la bibliothèque. Il avait notamment évoqué son plaisir à travailler en étroite collaboration avec les sœurs Ducote, Mlle Angel et Mlle Dickce, et n'avait pas tari d'éloges sur leur gentillesse et leur générosité.

Les sœurs Ducote étaient au conseil d'administration depuis de nombreuses années et s'impliquaient dans toutes les collectes de fonds, de sorte que je ne doutais pas que Reilly les avait rencontrées. Mais il avait mal prononcé leur nom de famille, en deux syllabes au lieu de trois. L'entendant répéter son erreur à plusieurs reprises, j'avais décidé à la fin de la réunion qu'il valait mieux lui signaler que les sœurs s'agaçaient lorsque les gens ne prononçaient pas leur nom correctement.

— Si vous avez une minute, Oscar... (Il insistait pour qu'on l'appelle par son prénom.) Je voudrais vous parler un instant, avais-je dit comme tout le monde se levait de table.

— Certainement, Charlie, avait-il répondu dans un grand sourire.

J'avais attendu que la salle soit vide pour lui expliquer pourquoi je l'avais pris à part. Il avait froncé les sourcils en apprenant que les sœurs préféraient la prononciation à l'anglaise, « du-CO-ti », de leur nom.

— Je me doute bien que vous ne voudriez pas les offenser, avais-je terminé en souriant.

Reilly avait secoué la tête.

— C'est certain. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai une autre réunion.

Et il avait tourné les talons sans attendre.

Sur le moment, j'avais simplement trouvé sa brusquerie assez impolie mais je me demandais à présent s'il n'était pas également en colère parce que j'avais osé le corriger. Au moins ne l'avais-je pas fait devant l'assemblée.

Il n'avait pas été particulièrement amical après cet incident, mais je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse se montrer agressif ou malveillant contre moi pour autant.

Évidemment, tout cela n'était peut-être que le fruit de mon imagination fertile. Mais je ne voyais aucune autre raison ou explication à sa plainte dénuée de fondement.

— Je sais pas trop, Diesel..., songai-je à voix haute en lui distribuant quelques caresses avant de me lever. Allez, mon brave, rentrons à la maison.

Nous reprîmes notre route à travers le campus, en empruntant cette fois un chemin qui nous faisait passer devant le bâtiment principal de la bibliothèque. Je m'étais souvenu que j'avais un ouvrage à rendre, que je pourrais déposer dans la boîte à livres sur le trottoir d'en face.

Alors que nous approchions du dépôt de livres, j'aperçus Oscar Reilly en personne sur le petit parking situé entre la maison d'époque qui abritait nos bureaux et la bibliothèque principale. Il parlait dans son téléphone portable plaqué sur son oreille gauche tout en gesticulant frénétiquement

du bras droit. Il n'avait pas l'air content, estimai-je en déposant mon ouvrage.

Posté devant sa voiture, une Mercedes dernier cri, il s'agitait de plus en plus, les yeux rivés sur son pare-brise.

— Viens, Diesel, on va traverser.

Je baissai la tête vers mon chat, qui cligna plusieurs fois les paupières et miaula. Je préférais éviter Reilly et, à ce stade, il ne semblait pas nous avoir vus. J'aurais été curieux de savoir ce qui le mettait dans tous ses états, mais pas au point de m'approcher pour le découvrir.

Une fois sur le trottoir d'en face, j'accélérai l'allure, avec l'espoir de disparaître rapidement du champ de vision de Reilly. Je n'étais pas certain de pouvoir me maîtriser si je me retrouvais confronté à lui.

— Harris !

Mon nom avait retenti de l'autre côté de la rue et c'est à contrecœur que je m'arrêtai et me retournai. Reilly me faisait signe de sa main libre.

— Venez ici. Tout de suite !

Nouveau pic de tension artérielle. Je demeurai sur place un instant, exaspéré par son ton péremptoire. Diesel avait battu en retraite derrière moi, blotti contre mes jambes. Je resserrai ma prise sur sa laisse. Il n'aurait surtout pas fallu qu'il s'enfuit sous l'effet de la peur.

— Tout va bien, mon brave, lui dis-je en faisant un gros effort pour parler avec calme. On va vite voir ce qu'il veut, puis on rentre chez nous.

Je fis un pas en avant.

— Allez, viens... Ça va aller, assurai-je.

Diesel répondit par un miaulement plaintif mais me suivit néanmoins docilement. Je vérifiai qu'il n'y avait pas de circulation avant de traverser. Reilly attendait à côté de sa voiture, son téléphone désormais rangé.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demandai-je sans détour, à la limite de l'impolitesse.

Reilly me fusilla du regard, le visage empourpré. Il désigna le pare-brise de sa voiture.

— Que savez-vous de ça ?

Je faillis éclater de rire en découvrant ce qui le courrouçait à ce point. Quelqu'un avait écrit « Oscar le Grincheux » en travers du pare-brise, en grandes lettres d'un rose criard. Le reste était recouvert de ce qui ressemblait à de la vaseline.

Je me retournai vers Reilly.

— Je crois que ça fait référence à un personnage de la série originale *Sesame Street*¹.

Tandis que Reilly lâchait un chapelet de jurons, je me contentai de le regarder fixement. Je n'aurais sans doute pas dû essayer de le pousser à bout, mais j'étais toujours furieux contre lui.

Lorsque le flot d'obscénités se tarit, j'ajoutai froidement :

— Si vous me demandez si je sais qui a fait ça, la réponse est non. Je n'en ai pas la moindre idée.

Reilly fit un pas en avant, le poing serré, et je crus qu'il allait me frapper. Mais avant que la situation dégénère davantage, une voix se fit entendre :

1. Le personnage en question, un monstre vivant dans une poubelle baptisé « Oscar the Grouch », est plus connu en France sous le nom de « Mordicus ». (N.d.T.)

— Reculez, Reilly. Tout de suite.

Mon presque agresseur vacilla, sans doute surpris par ce ton autoritaire.

Il se retourna pour voir qui avait parlé.

J'avais déjà reconnu la voix. Responsable de la sécurité du campus et marine à la retraite, Martin Ford ne tolérait aucun comportement violent, que ce soit de la part des étudiants, des membres du personnel ou des enseignants.

Soulagé de le voir, je m'éloignai d'un Reilly toujours en rogne en veillant à ce que Diesel reste à mes côtés.

— Regardez ma voiture ! s'exclama Reilly avec un geste impérieux. Qu'est-ce que vous comptez faire pour régler ça ?

Ford s'approcha de la voiture et examina le pare-brise.

— Ça n'a pas l'air bien méchant. Du rouge à lèvres et de la vaseline, à première vue. Quand avez-vous utilisé votre voiture pour la dernière fois ? demanda-t-il en se tournant vers Reilly.

— En revenant de mon déjeuner, dit celui-ci. Vers 13 heures.

Ford consulta sa montre.

— 15 h 50. Ce qui a laissé bien plus de deux heures, disons deux heures et demie, à l'individu qui a fait ça.

Il désigna le pare-brise.

— Une idée de la raison pour laquelle vous êtes ciblé de la sorte ? On en est au troisième incident, non ?

— Exactement. C'est la troisième mauvaise blague de ce genre, répondit Reilly en se massant

le front. Pourquoi n'avez-vous pas déjà attrapé le responsable ?

— Ce qui m'aiderait, répondit Ford avec une patience relative, serait de savoir *pourquoi* on s'en prend à vous. Je répète : une idée de la raison pour laquelle vous êtes pris pour cible ?

Je songeai que j'aurais pu lui en fournir plusieurs mais restai silencieux. J'étais curieux d'entendre ce que Reilly avait à dire.

— Rien de tout ceci ne se produisait avant que je prenne en charge l'administration de la bibliothèque, répondit-il en serrant les poings. J'essaie simplement de mener à bien le travail que le président m'a confié, mais il semble qu'un abruti n'apprécie pas ma façon de faire. Je peux vous assurer que je n'ai rien fait pour provoquer ce genre de comportement puéril.

— Je vois.

Ford sortit son téléphone et prit plusieurs photos du pare-brise de Reilly.

— Sans doute le fait d'un étudiant que vous aurez contrarié d'une manière ou d'une autre, dit-il.

Il remit le téléphone dans son étui à la ceinture.

— Nous continuerons à enquêter sur ces incidents et nous finirons par trouver le responsable, assura-t-il.

— C'est ce que vous m'avez dit il y a deux jours, rétorqua Reilly, visiblement en colère. Et pourtant, cela s'est reproduit. Je doute que la nouvelle plaise à notre président !

La menace ne parut pas troubler Ford.

— Ça ne me plaît pas non plus, monsieur Reilly. Mais n'en faites pas tout un drame non plus. Je vous l'ai dit, nous y travaillons.

Reilly dévisagea longuement Ford avant de tourner les talons vers le bâtiment administratif de la bibliothèque. Quelques instants plus tard, la porte de derrière claqua derrière lui.

Ford pivota vers moi.

— Bonjour, monsieur Harris. Et à toi aussi, Diesel.

Je lui rendis son salut et Diesel émergea de derrière mes jambes pour laisser Ford lui caresser la tête.

— Une idée de ce qui se passe ici ? demanda Ford.

Je haussai les épaules.

— Il n'est pas très populaire auprès des employés de la bibliothèque. Il ne connaît rien au métier et le personnel l'a pris en grippe. Je ne savais pas qu'on lui faisait ce genre de blagues, mais je suppose que quelqu'un se venge parce qu'il se conduit comme une vraie peau de vache au travail.

Ford arqua un sourcil.

— Plutôt virulent de votre part. Je ne crois pas vous avoir déjà entendu parler ainsi de quelqu'un.

— Sans doute parce que je n'ai jamais eu de raisons de le faire, répondis-je dans un sourire. Mais Reilly fait ressortir ce qu'il y a de pire en chacun de nous.

Je fus tenté de lui parler de la plainte de Reilly à propos de Diesel avant d'estimer que ce n'était pas une bonne idée.

Ford grimaça.

— Je voudrais attraper celui qui est derrière tout ça et y mettre un terme avant que la situation

s'aggrave. C'est plutôt inoffensif pour l'instant, mais ça pourrait mal tourner si rien n'est fait.

— Je vais garder les yeux et les oreilles grands ouverts, assurai-je.

Même si cette farce m'avait fait rire, je savais que Ford avait raison. Il fallait mettre fin à la plaisanterie avant que ça tourne mal.

Ford repartit avec un hochement de tête. Je me remis en route avec Diesel. Je repensai aux mots écrits au rouge à lèvres rose sur le pare-brise de Reilly. Rien de bien grave en soi mais Reilly avait vraiment dû agacer cette personne pour qu'elle en arrive là.

Je m'interrogeai. Melba aurait-elle pu être derrière cette farce ? Elle était indéniablement en colère mais je ne l'imaginai pas faire une blague aussi potache. Je la revis lors de sa visite dans mon bureau, en train de me rebattre les oreilles avec Reilly. Je me figeai brusquement, ce qui tira un gazouillis de surprise à Diesel.

Des lettres roses.

Melba portait du rouge à lèvres rose aujourd'hui.

À force de miaulements sonores et de tractions sur sa laisse, Diesel me rappela que je me tenais debout en plein milieu du trottoir, inattentif à ce qui se passait autour de moi. J'entendis un « Pardon ! » bruyant et m'empressai de faire un pas de côté. Diesel m'imita promptement pour laisser passer la femme et ses deux gros sacs de courses derrière nous.

Guidé par mon chat, je repris le chemin de la maison qui n'était plus qu'à trois rues de là. Mes pensées revinrent à Melba et à l'énigme du rouge à lèvres rose. Ces mots me tirèrent une grimace : on aurait dit le titre d'un polar de John Dickson Carr, l'âge d'or du roman policier.

La situation était pourtant bien actuelle. Je savais évidemment que d'autres femmes que Melba portaient du rose mais la coïncidence m'inquiétait.

Comment aborder le sujet avec elle ? Telle était la question qui me taraudait comme je sortais mes clés pour déverrouiller la porte d'entrée. À peine l'avais-je entrebâillée que Diesel se précipita à l'intérieur. Je compris qu'il avait hâte d'utiliser sa litière.

Tout en rangeant le harnais et la laisse du chat, je songeai à Melba. Difficile de lui reprocher d'avoir joué ce tour à Oscar Reilly, si c'était bien elle. Il avait eu envers elle un comportement inexcusable et je savais qu'elle pouvait se montrer imprévisible lorsqu'on la mettait en colère.

Je ne pouvais cependant m'empêcher de penser que ce genre de farce évoquait plutôt les repréailles d'un étudiant de premier cycle que celles d'une femme de l'âge et de l'expérience de Melba. Si celle-ci avait voulu se venger d'Oscar, elle aurait mis au point un plan plus subtil et, en fin de compte, plus dévastateur.

Arrivé dans la cuisine, je me dirigeai vers le réfrigérateur pour me servir un verre d'eau glacée. Je pensais toujours à Melba et au rouge à lèvres. Et si je l'appelais pour lui raconter la scène à laquelle j'avais assisté malgré moi et jauger sa réaction ? Non, après réflexion, j'estimai préférable d'attendre que nous soyons de nouveau face à face. L'approche directe était la meilleure.

Des bruits de mastication me parvinrent de la buanderie voisine. Diesel avait beau apprécier ses croquettes, je savais qu'il ne tarderait pas à réclamer sa pâtée du soir. Il avait aussi l'habitude de se régaler de morceaux issus de mon dîner, mais j'essayais de les rationner. Je tâchais aussi de m'assurer qu'aucun des ingrédients de la nourriture humaine qu'il mangeait n'était nocif pour les chats.

Quelques instants plus tard, mon gentil félin géant fit son entrée dans la cuisine en ronronnant.

Ce son puissant, à l'origine de son nom, avait toujours le don de me reconforter. Il frotta un peu sa tête contre mon genou avant de s'allonger sous la table, à mes pieds.

Mon esprit se tourna vers un autre sujet, quoique toujours lié à l'odieux Oscar Reilly. Que ferais-je s'il persistait à vouloir m'empêcher d'aller travailler avec Diesel ? Je pourrais démissionner, comme j'y avais songé plus tôt, parce que je n'avais pas un besoin vital du salaire que m'apportait la bibliothèque, si utile soit-il. Mais le travail que j'y faisais me manquerait certainement, parce que j'adorais ce métier.

À moins, pensai-je, que je ne me mette en disponibilité jusqu'à ce que l'université trouve un nouveau directeur de bibliothèque à plein temps. Reilly n'était là que temporairement, après tout.

Et moins cela durerait, mieux ce serait.

Ça me semblait être la meilleure solution. Mais je devrais d'abord vérifier si les employés à temps partiel pouvaient effectivement prendre ce type de congé. Je sortis mon téléphone portable et regardai l'heure. 16 h 47. Penny Sisson était peut-être encore dans son bureau. J'avais une bonne mémoire des numéros de téléphone et retrouvai le sien en quelques secondes.

Au bout de plusieurs sonneries, je fus convaincu de l'avoir ratée. Mais elle finit par décrocher.

Je me présentai et elle répondit :

— Je suis contente que vous m'appeliez, Charlie. J'avais prévu de vous contacter demain matin à la première heure.

— Vous avez des nouvelles pour moi ? demandai-je, un peu surpris.